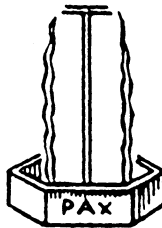


DOM JEAN DE MONLÉON O.S.B.

Le prophète Daniel



HISTOIRE SAINTE

LES ÉDITIONS DE LA SOURCE
Épuisé aux Éditions de la Source.

NIHIL OBSTAT:
Die 1^a nov. 1962.
Fr. J. LECLERCQ.

IMPRIMI POTEST:
Parisiis, die 16^a dec. 1962.
†Fr. Joannes OLPHE-GALLIARD
Abbas Sanctae Mariae.

IMPRIMATUR.
Pictavii, die 10^a ianuarii 1963.
M. Backès,
v. g.

NOTE

Les parties du texte écrites en italique reproduisent mot à mot la lettre même de la Bible, traduite sur la Vulgate de Clément VIII.

Pour les renvois aux ouvrages les plus souvent cités dans ce volume, on s'est servi des abréviations suivantes:

- Alb.** : Saint Albert le Grand, *Opera omnia*, Édit. Vivès, Paris, 1890.
- Arab.** : Version arabe de la Bible, citée d'après la Polyglotte de Walton, Londres, 1657, t. II.
- Bnv.** : Saint Bonaventure, *Opera Omnia*, Édit. Vivès, Paris, 1866.
- B. J.** : *Bible*, dite de Jérusalem, Paris, 1950.
- Calm.** : Dom Aug. Calmel, *Commentaire littéral sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau testament*, Paris, 1720, t. IV.
- Carth.** : Denys le Chartreux, *Commentaria in Sacram Scripturam*. Édit. de Montreuil, 1897, t. III.
- Corn.** : Cornelius a Lapide, *Commentaria in Sacram Scripturam*, Édit. Vivès, t. III.
- D. B.** : *Dictionnaire de la Bible*, Paris, Letouzey, 1895.
- Fill.** : *La Sainte Bible*, commentée par L. Fillion, Paris, 1903, t. II.
- Flav.** : Flavius Josèphe, *Antiquités judaïques*, trad. d'Arnaud d'Andilly, Paris, 1700, t. I.
- Glos.** : Wallafrid Strabon, *Glossa ordinaria*, Édition d'Anvers, 1617, t. II.
- H. S.** : Pierre Comestor, *Historia Scholastica*, Pat. lat. de Migne, t. CXCVIII.
- Hier.** : Saint Jérôme, *In Danielem prophetam*, Pat. lat. de Migne, t. XXV, c. 491 et suiv.
- Lyr.** : *Glose* de Nicolas de Lyre (reproduite au bas de chaque page de la *Glose ordinaire* de W. Strabon, indiquée ci-dessus).
- Rup.** : Rupert de Deutz, *De Trinitate et operibus ejus*, Pat. lat. de Migne, t. CLXVII. *In Danielem prophetam*, col. 1499 et suiv.
- Syr.** : Version syriaque de la Bible, citée d'après la Polyglotte (*ut supra*).
- Théod.** : Théodoret, év. de Cyr, *Commentarius in visiones Danielis prophetae*, Pat. gr., t. LXXXI, c. 1256 et suiv.
- Thom.** : *Expositio in Danielem prophetam*, insérée dans les *Opera omnia* de saint Thomas d'Aquin, mais peut-être apocryphe, Édit. Vivès, Paris, 1876, t. XXXI, pp. 195 et suiv.
- Vig.** : Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, Paris, 1889, t. IV.

PRÉFACE

Daniel est, avec Isaïe, Jérémie et Ezéchiel, l'un des quatre «grands» prophètes que Dieu a envoyés au peuple juif pour le soutenir et le guider dans l'épreuve la plus dramatique de son histoire: la captivité de Babylone.

Sa piété, son courage, la noblesse de son caractère, sa fidélité intrépide à son Dieu et à la mission qu'il avait reçue; des dons naturels hors de pair, que rehaussent des charismes exceptionnels. une vie traversée d'aventures extraordinaires, la manière vivante et aimable dont il les raconte, sans que s'y mêle la moindre forfanterie, font de lui une des figures les plus attachantes de toute l'histoire humaine. On s'est efforcé, dans le présent ouvrage, de retrouver son vrai visage, tel qu'il ressort de l'Écriture Sainte et de la Tradition chrétienne, comme nous l'avons fait dans les précédents volumes pour Abraham, pour Moïse, pour Josué, Samson, etc., et en le dépouillant du masque pseudo-scientifique sous lequel la critique a fait disparaître la noblesse de ses traits, et jusqu'à sa propre existence.

En l'an 935 avant Jésus-Christ, la monarchie israélite, si solidement établie par les règnes de David et de Salomon, s'était brusquement scindée en deux. Un aventurier, nommé Jéroboam, avait profité de l'exaspération causée dans le peuple par la tyrannie imbécile de Roboam, le roi alors régnant, pour entraîner en dissidence dix des douze tribus qui constituaient le peuple saint. Seules Juda et Benjamin étaient restées fidèles à la royauté légitime et depuis lors, il y avait en Israël deux États, Juda et Samarie, qui s'épuisaient en luttes fratricides. Mais il y avait aussi tout proche l'ogre assyrien qui pratiquait une politique d'expansion et qui faisait déjà de la guerre une manière «d'industrie nationale». Il était fatal que son appétit se portât un jour ou l'autre sur ces petits royaumes palestiniens incapables évidemment de tenir tête à la redoutable armée qu'il entretenait avec un soin jaloux. Une première expédition, menée par Teghath-Phalassar, alors roi de Ninive, envahit vers 740 le royaume de Samarie (ou: des dix tribus), et l'amputa d'une bonne partie de son territoire. Une deuxième expédition, sous le règne de Sargon, lui porta le dernier coup, le raya de la carte, et envoya toute sa population sur les bords de l'Euphrate ou vers les monts Zagros

(722).

Le royaume de Juda, lui, subsista encore durant un siècle et demi, obstinément fidèle — au moins en théorie! — au Dieu d'Abraham, à la loi de Moïse, à la lignée de David. Entre-temps Babylone avait supplanté Ninive, et fondé un second empire assyrien, mais qui continuait la politique conquérante du précédent. Jérusalem, avec le lustre dont l'auréolait son Temple et le souvenir des splendeurs de Salomon, était une proie trop tentante pour rester définitivement à l'abri d'une incursion. Ce fut Nabuchodonosor, — le grand Nabuchodonosor que nous allons retrouver à toutes les pages de ce livre, — qui se chargea de liquider l'affaire. Après trois expéditions, il s'empara définitivement de la ville en 586, et lui fit expier durement la résistance qu'elle avait opposée à l'emprise chaldéenne. Le Temple fut pillé, et tout le trésor sacré, que des mains pieuses y avaient accumulé depuis des siècles, expédié sur Babylone. Puis un formidable incendie crépita, qui dévora jusqu'en leurs fondements, et le Lieu saint et les magnifiques palais bâtis par Salomon, et tous les plus beaux édifices de la capitale judéenne. Les fortifications furent démantelées, toute l'élite de la population fut mise en route vers la terre d'exil, et, de la glorieuse cité de David, il ne resta qu'un monceau de décombres noircis par la fumée, au milieu d'une campagne transformée en désert.

Pour ce peuple orgueilleux, qui avait toujours vécu dans l'assurance qu'il était appelé à une destinée exceptionnellement glorieuse, et que son Dieu le garderait contre toute catastrophe, l'épreuve était terrible. C'était l'anéantissement total, sur le plan militaire, politique et religieux. Humainement, il semblait impossible qu'il s'en relevât jamais.

Et pourtant Dieu ne l'abandonnait pas: le châtement n'était destiné, dans les vues de l'éternelle Sagesse, qu'à le corriger, à le purifier et le remettre dans l'axe de sa véritable vocation. Pour le soutenir et le guider, il lui envoya coup sur coup quatre hommes d'une trempe exceptionnelle, comparables par leur fermeté à des *colonnes de fer* et à *des murs d'airain*¹, ceux que nous appelons les «grands» prophètes: Isaïe², Jéré-

1. Jérém., I, 18.

2. Bien qu'Isaïe soit un peu antérieur à la captivité, toute une partie de ses prophéties est consacrée à annoncer celle-ci, à consoler à l'avance les déportés, à leur promettre un libérateur en la personne de Cyrus.

mie, Ezéchiel et Daniel. Leur rôle fut de relever le courage des vaincus; de sauver dans leurs âmes le dépôt de la révélation; de leur affirmer, malgré les apparences, que la transcendance de leur Dieu, Maître souverain de toutes choses, restait intacte, au-dessus des ridicules caricatures, sans pouvoir et sans vie, que sont les idoles des païens; de leur promettre enfin le retour dans leur patrie.

La puissance de Dieu se manifestera à nouveau en faveur de son peuple, disaient-ils... Les ossements desséchés reprendront vie; la captivité ne durera qu'un temps; le peuple élu reprendra possession de la Terre promise, quand il aura été purifié par ses malheurs; tous ses ennemis seront terrassés, ceux qui lui ont fait du mal seront châtiés, et lui-même un jour, en la personne du Messie, régnera sur l'univers entier¹.

Tandis que Jérémie et Ezéchiel demeuraient au milieu de leurs compatriotes, l'un en Judée, l'autre en Babylonie, Daniel fut placé, par les soins de la Providence, à la cour même du roi Nabuchodonosor, comme une lumière sur le chandelier, pour y confesser à la face des nations la grandeur du Dieu des Juifs.

Au milieu des périls que faisait courir à ses frères leur mélange avec les païens, il conserva intact le dogme du monothéisme; il continua, même sur la terre étrangère, à pratiquer jusque dans ses moindres détails, la religion qu'il avait reçue de ses pères; enfin il protégea les exilés contre le découragement et la désespérance, en leur promettant avec une précision qui ne laissait pas de place au doute l'avènement du Messie.

Et ceci nous amène à parler d'un autre aspect beaucoup plus important encore de la mission des Prophètes. L'assistance morale aux Juifs ne fut malgré tout pour eux qu'une tâche secondaire. Leur œuvre principale consista à révéler au monde les circonstances qui accompagneraient l'avènement du Sauveur promis par Dieu: sa mort, sa résurrection, et l'établissement de son Royaume. Toute la vie du Christ a été jalonnée à l'avance par eux, de la manière la plus précise, depuis sa conception virginale et sa naissance à Bethléem, jusqu'aux moindres détails des supplices qui ont précédé son trépas. Dieu l'avait décrété ainsi, pour que les hommes pussent reconnaître leur Sauveur et leur

1. Vig., p. 352.

Roi, quand il viendrait parmi eux: et il n'est que d'ouvrir les Évangiles, pour voir comment ils confrontent sans cesse les événements de la vie de Jésus avec les prophéties qui les annonçaient.

Daniel, pour sa part, nous trace dans le procès de Suzanne, condamnée à mort sur de faux témoignages par deux prêtres indignes, une figure de ce que sera le jugement de Jésus, le Roi des Vierges, la Sagesse éternelle, quand il sera traîné devant le Sanhédrin. C'est pourquoi la liturgie fait lire ce long récit sous forme d'Épître, dans les jours qui précèdent la Passion. La manière dont notre prophète tua le dragon de Babylone, offre une image de la victoire que le Sauveur remportera un jour sur le dragon infernal. L'histoire des trois Hébreux jetés dans la fournaise, est un présage de la résistance passive, mais irréductible, que les martyrs opposeront à la fureur des Césars, et un gage du secours que le ciel leur apportera. L'acharnement de la foule contre le juste, qu'à deux reprises elle réussit à faire descendre dans la fosse aux lions, parce qu'il reste fidèle à son Dieu et méprise les idoles, est un lointain prélude aux cris que poussera si souvent la populace de Rome: «Aux lions, les chrétiens!» Et de même que le prophète sortira indemne de la fosse, de même le christianisme sortira de l'arène, toujours plein d'assurance et de vie.

Cependant la prophétie la plus caractéristique de Daniel est le schéma qu'il a dessiné, des grandes époques qui se succéderont dans l'histoire universelle, jusqu'au jour où naîtra le Messie, dont il annonce l'avènement avec une incontestable précision. Dès le début de son livre, à propos du premier songe de Nabuchodonosor, il montre dans les divers métaux dont est composée la célèbre statue, une image des empires qui détiendront successivement sur terre l'hégémonie universelle, avant que le Christ n'établisse son royaume à Lui, c'est-à-dire: l'Église. Sans cesse, au cours de ses visions, il reprend le même thème, jusqu'à ce qu'enfin au chapitre IX, il annonce, avec une clarté et une netteté auxquelles il est impossible de se dérober, l'époque de la venue et de la mort du Messie.



Mais, à cause même de cette précision, et de l'esprit surnaturel qui anime d'un bout à l'autre le livre de Daniel, son récit a été attaqué avec vi-

rulence par la critique rationaliste, qui ne veut y voir qu'un tissu d'inventions fabuleuses, sortis de l'imagination d'un faussaire. Elle affirme avec assurance que: «l'ouvrage entier, dans son état actuel, doit être attribué à un écrivain de l'ère des Macchabées¹», qui a dû le rédiger au début de la persécution d'Antiochus². «Il s'insère remarquablement dans un ensemble d'œuvres écrites au II^e siècle avant Jésus-Christ³.»

Daniel, à en croire ces savants auteurs, n'a jamais existé comme personnage historique. C'est un prête-nom, une fiction, un individu fabriqué de toutes pièces; un héros symbolique, qui concrétise l'espérance du peuple juif, qui incarne son attente indéfectible d'une délivrance miraculeuse, malgré les épreuves sous lesquelles il s'effondre, malgré la terrible persécution que lui fait endurer Antiochus Epiphane. N'est-il pas évident que l'auteur est venu *après* cette persécution, puisqu'il la raconte si exactement?

Saint Antoine rougissait de l'ignorance de son disciple, saint Paul le Simple, qui, au cours d'une conférence, avait demandé candidement si les prophètes chargés d'annoncer Jésus-Christ étaient venus avant ou après Lui⁴. Mais aujourd'hui c'est la naïveté du célèbre abbé qui ferait sourire les exégètes. Saint homme, qui croyait encore que Dieu révélait vraiment l'avenir aux prophètes! La haute critique nous a heureusement délivrés de ces conceptions enfantines.

Grâce à elle, tout le monde sait aujourd'hui que la prophétie n'est qu'un «genre littéraire», tenant à la fois de l'apocalypse et de la Hagada. Seuls, des émules de Paul le Simple peuvent encore, au XX^e siècle, croire à l'historicité du récit de Daniel: les gens avertis, ceux qui ont atteint l'âge de la foi «adulte», comprennent qu'il n'y a là autre chose qu'une histoire édifiante, un écrit moralisateur, présenté sous la forme d'un roman d'aventures extraordinaires, mélangé de visions allégoriques, et exposant le destin du monde sous la forme de luttes entre des puissances mauvaises⁵.

L'erreur, ici, pour le lecteur non prévenu, serait de croire que ce sont les «progrès de la science» qui ont obligé l'exégèse à ce changement d'at-

-
1. Robert et Feuillet, *Introduction à la Bible*, t. I, p. 700.
 2. Steinman, *Daniel*, p. 32.
 3. *Ibid.*, p. 28.
 4. Rufin, *Historia monachorum*, c. XXXI. — Pat. lat., t. XXXI, c. 458.
 5. Steinman, p. 32.

titude, et que les découvertes faites au XX^e siècle ne permettent plus d'admettre tel quel le récit de la Bible. Non, il faut le dire et le répéter hardiment, sans crainte d'être démenti: la science authentique, la recherche historique digne de ce nom, n'a jamais rien découvert qui infirme, si peu que ce soit le récit traditionnel de Daniel, et qui oblige à reconsidérer l'exposé que le prophète nous fait de sa vie, et des lumières qu'il reçut. Ni les fouilles entreprises en pays biblique, ni le déchiffrement des inscriptions, ni les manuscrits de Qûmran ou d'ailleurs, n'ont amené au jour un document quelconque qui contredise formellement les données de l'Écriture ou de la Tradition. Les difficultés viennent non des découvertes archéologiques elles-mêmes, mais des déductions que prétend en tirer la critique rationaliste.



L'une des causes qui entraînent celle-ci dans les erreurs où elle nage à plaisir, est sa méconnaissance de la haute valeur historique de la Bible. Non seulement elle ne tient aucun compte du caractère inspiré de ce livre divin, mais, même sur le plan humain, elle sous-estime étrangement le poids des témoignages qu'il apporte sur le passé. Les faits qu'il énonce sont mis au panier avec une désinvolture souveraine. Tandis que la moindre inscription déchiffrée sur un tesson de vieux pot, ramassé par un chamelier dans le désert, s'auréole d'une autorité transcendante.

Le pape Léon XIII avait déjà déploré ce travers dans l'encyclique *Providentissimus*.

On doit s'affliger, disait-il de ce que beaucoup d'hommes qui étudient à fond les monuments de l'antiquité, les moeurs et les institutions des peuples, et se livrent à ce sujet à de grands travaux, ont trop souvent pour but de trouver des erreurs dans les Livres Saints, afin d'infirmer et d'ébranler complètement l'autorité des Écritures. Quelques-uns agissent ainsi avec des dispositions vraiment trop hostiles, et jugent d'une façon qui n'est pas assez impartiale. Ils ont grande confiance dans les livres profanes et dans les documents du passé, qu'ils invoquent comme s'il ne pouvait exister à leur sujet aucun soupçon d'erreur; tandis qu'aux Livres sacrés, à la moindre apparence, au moindre soupçon d'erreur, ils refusent d'emblée leur créance, sans aucune discussion¹.

Le livre de Daniel nous fournit plusieurs exemples particulièrement caractérisés de cette étrange déviation. On y rencontre en effet au moins deux problèmes qui, déjà chez les anciens, ont fait couler des flots d'encre, et que les découvertes modernes n'ont pas réussi à résoudre: l'un concerne le roi Balthazar, l'autre son successeur, Darius le Mède. La Bible, en effet, nous apprend que le dernier roi assyrien de Babylone se nommait Balthazar, et elle répète jusqu'à huit fois¹ qu'il était le fils de Nabuchodonosor. Mais des témoignages non négligeables venant à la fois des auteurs profanes et des inscriptions cunéiformes prétendent que ce dernier roi se nommait Nabonide, et laissent supposer que Balthazar serait seulement son fils, ou son lieutenant.

Il y a donc là un point obscur, que la science en son état actuel, est impuissante à élucider. Pour arriver à y voir clair, le meilleur moyen n'est certainement pas d'éliminer à priori le document de beaucoup le plus sûr que nous possédions, à savoir: le texte inspiré. Admirons cependant la manière dont la critique lui règle son compte.

L'écrivain, dit-elle «connaît assez mal l'histoire babylonienne. Balthazar est donné (par lui) comme fils de Nabuchodonosor: or IL ÉTAIT le fils de Nabonide, et non de Nabuchodonosor. On se trouve devant une donnée SÛRE, autour de laquelle, se groupent des détails incertains».

Ainsi, la «donnée sûre» en l'occurrence, ce n'est pas celle qui est fournie par la parole de Dieu: celle-là est écartée d'emblée, comme parfaitement négligeable. Elle doit céder le pas à une inscription péniblement déchiffrée sur un cylindre de terre cuite, découverte à Moghéir (l'ancienne Ur) où il est dit que Nabonide avait un fils qui s'appelait Balthazar!!! Si l'on veut bien considérer que le nom de Balthazar était aussi usité à la cour de Babylone que celui de Louis dans la famille des rois de France, on conviendra que l'argument est un peu maigre pour étayer une affirmation aussi catégorique. Raillant déjà les critiques de son temps, Huysmans disait qu'à force d'avoir peur de prendre les vessies pour des lanternes, ils prenaient les lanternes pour des vessies: un nom écrit sur une terre cuite par un auteur inconnu devient une lumière, tandis que la parole de Dieu est taxée d'ignorance et d'erreur.

Et voici maintenant comment est liquidée l'affaire de Darius le Mède:

1. *Cœuvres de Léon XIII*, Édit. La Bonne Presse, t. IV, p. 37
 1. Dan., v, 2, 11, 11 *bis*, 13, 18, 22; Baruch, 1, 11 et 12.

«Le Gabaru HISTORIQUE est remplacé par un certain Darius le Mède, que l'HISTOIRE IGNORE TOTALEMENT¹, que l'auteur de Daniel a inventé pour les besoins de la cause». Ainsi, un prince nommé et cité par la Sainte Écriture dans des conditions précises, devient un personnage illusoire, tandis que le mystérieux Gabaru, ou Ugbaru, sur lequel nous n'avons que les données les plus falotes et les plus incertaines, est campé, lui, en personnage *historique*. «L'histoire ignore l'existence d'un Darius le Mède, dit à son tour la B. J. Les documents cunéiformes datés passent sans solution de continuité du dernier règne de la dynastie babylonienne à la prise de Babylone par Cyrus².» On croirait vraiment devant tant d'assurance, que nous détenons la liste des rois de Babylone, comme nous possédons celle des successeurs du maréchal de MacMahon à la présidence de la III^e République. Or non seulement nous n'avons sur ces époques lointaines que des données très fragmentaires, mais, de plus, tout le monde sait que les écrivains de l'antiquité se faisaient de l'histoire une conception très différente de la nôtre. Pour eux, cette science est essentiellement *magistra vitae*, une maîtresse de vie. Elle s'attache à chercher dans le passé des exemples à imiter, des fautes à éviter: c'est dans ce dessein d'abord qu'elle décrit les moeurs des peuples étrangers et les hauts faits des grands hommes. Elle se soucie fort peu des dates, et du déroulement ordonné des événements. Quand elle ne trouve rien de remarquable chez un prince, elle n'hésite pas à sauter son règne sans même le nommer.

Depuis un siècle, au prix d'une patience et d'un labeur auxquels on ne saurait trop rendre hommage, les assyriologues sont arrivés à reconstituer approximativement la succession des rois de Ninive et de Babylone. Cependant, quand on compare les listes établies par Maspéro, il y a un demi-siècle, et celles que donnent les ouvrages récents, on est obligé de constater qu'elles présentent des divergences tant pour les dates que pour les noms: Ce qui permet de penser que bien des rectifications sont encore possibles. Il est donc au moins prématuré de parler de l'*histoire* en ce domaine, comme d'une citadelle de certitude incontestable et incontestée, devant laquelle le pauvre écrivain sacré fait figure de père ignorantin.

-
1. Robert et Feuillet, I, p. 698.
 2. B. J., Introduction, p. 17.

Enfin, si l'on veut bien regarder de très près les «documents cunéiformes datés», que la B. J. brandit comme pièces à conviction, on y apercevra peut-être un détail que nous soulignerons en son lieu, et qui apporte une précieuse confirmation au dire des Livres saints.

Il est inadmissible que l'on puisse traiter avec un pareil dédain les assertions de l'Écriture, car il est manifeste qu'en vertu de ses qualités littéraires hors ligne, du génie des écrivains qui l'ont rédigée, du soin avec lequel elle a été reproduite et conservée, de la créance que lui ont accordée des générations et des générations, tant de Juifs que de chrétiens, — au nombre desquels il faut compter des intelligences de la classe de saint Jérôme, saint Augustin, saint Grégoire le Grand, etc. — son témoignage doit être tenu pour un document historique de première valeur.

Mais son autorité s'impose avec une force bien plus grande encore, quand on sait que le livre a été écrit sous le charisme de l'inspiration; et que le Saint-Esprit a pris entièrement à son compte tout ce qu'il contient. On n'a plus le droit, dès lors, d'admettre en lui la possibilité même d'une erreur ou d'une inexactitude historique, comme le rappelait récemment Son Éminence le cardinal Béa:

Il faut avoir particulièrement soin, dit-il, de défendre l'*inerrance* de la Sainte Écriture, tout spécialement en ce qui concerne les affirmations de nature *historique*...

(Ces affirmations) sont faites à la lumière de l'inspiration; ce sont des affirmations de faits historiques vraiment survenus et elles ne sont pas présentées seulement comme un simple ornement, ou un moyen de présenter des vérités religieuses...

...De plus, c'est un abus absolument injustifiable que d'inventer, quand surgit quelque difficulté, un «genre littéraire» qui, comme une sorte de *deus et machina* ou de procédé magique, devrait tout expliquer, spécialement les prétendues erreurs ou inexactitudes historiques¹.

Ce document a été corroboré par un monitum du Saint-Office, en date du 20 juin 1961, qui disait:

Alors que l'étude des sciences bibliques se poursuit avec une ardeur digne d'éloges, en divers pays des jugements et des opinions se

1. *Documentation catholique*, 6 novembre, 1960, p. 1315.

répandent, qui menacent l'exacte vérité historique et l'objectivité de l'Écriture Sainte, non seulement de l'Ancien Testament (comme le Souverain Pontife Pie XII le déplorait déjà dans l'encyclique *Humani generis*), mais aussi du Nouveau. Ces jugements et ces opinions inquiètent les pasteurs et les fidèles. C'est pourquoi les éminentissimes Pères, gardiens de la foi et des mœurs ont jugé qu'ils devaient avertir tous ceux qui parlent ou écrivent au sujet des Livres Saints, qu'ils doivent toujours traiter avec la prudence et le respect voulus ce sujet si important, et ne jamais perdre de vue la doctrine des Saints Pères, ainsi que le sens et le magistère de l'Église, afin de ne point troubler les consciences des fidèles, ni porter atteinte aux vérités de la foi¹.

Est-il besoin de dire que jamais ni «la doctrine des Saints Pères», ni «le magistère de l'Église», n'ont émis, ou accepté le moindre doute sur la réalité objective du personnage de Daniel et de son histoire, telle qu'elle est rapportée dans la Bible; sur la caractère surnaturel de ses prophéties, sur la vérité authentique des miracles qu'il raconte?

Devant cet enseignement séculaire de l'Église, couvert par l'autorité du Saint-Esprit, les arguments des rationalistes ressemblent à ces *flèches de petits enfants*² dont parle le livre des Psaumes: ils n'ont aucune prise sur ce bloc de diamant.

La vérité enfin oblige à dire que la critique moderne n'a rien inventé de nouveau. Déjà, dans l'antiquité, l'authenticité du livre de Daniel avait été niée par l'hérétique Porphyre, et saint Jérôme, tout au long de son *Commentaire*, ne cesse de montrer l'inanité de ses attaques. De nos jours, toutes les objections formulées dans le même sens ont été réfutées par les exégètes du début de ce siècle, tels que MM. Crampon, Fillion Vigouroux, le P. Cornély, etc. Il n'y a qu'à les lire pour s'en persuader. C'est pourquoi il ne nous paraît pas utile de reprendre ici des démonstrations qui ont conservé toute leur valeur, et qui n'ont d'ailleurs aucun intérêt pour l'homme de foi.

Sans doute les noms d'exégètes que nous venons de citer feront sourire aujourd'hui, par leur vétusté, les pionniers d'avant-garde, pour lesquels le «progrès» en ces matières s'identifie avec la dernière opinion

1. *Ibid.*, 16 juillet 1961, p. 888.

2. Ps. LXIII, 8.

émise par un écrivain «lambda» totalement inconnu du catholique moyen, mais dont l'autorité prend l'indice 2 s'il écrit en allemand ou en anglais, et l'indice 3 s'il est non catholique. Du moins les vénérables auteurs nommés plus haut ont-ils eu le mérite d'étudier sérieusement les questions controversées, d'en établir des réfutations solides et surtout de rester fidèles au devoir du véritable exégète, qui est de défendre, non pas tant le texte de l'Écriture lui-même que la position de l'Église par rapport à ce texte, et le sens où elle l'entend.

Dans le compte rendu des travaux de la VII^e Session de la Commission centrale préconciliaire, on lit ce passage que l'on ne saurait trop recommander à la méditation de tous ceux qui s'occupent de théologie, et surtout d'exégèse: «Ce qui est décisif pour la connaissance de la vérité, c'est donc le *sensus ecclesiae*, et non l'*opinion des théologiens*. C'est à l'Église que Dieu a livré non seulement la garde des Saintes Écritures, mais aussi le soin de les interpréter, et elles ne doivent être interprétées qu'au nom de l'Église et dans son esprit¹.»

Le lecteur me pardonnera donc, je l'espère, d'avoir cherché l'intelligence du livre de Daniel beaucoup moins chez les auteurs modernes que chez ceux qui détiennent ce *sensus Ecclesiae*, à savoir les Pères et les Docteurs de l'Église. C'est dans leur commerce prolongé, dans la lumière douce et bienfaisante qui émane de leurs écrits, que j'ai cherché à retrouver le figure de Daniel, et je pense que cette figure est la vraie.



Le livre qui fait l'objet de cette étude comprend, dans le texte hébreu, douze chapitres, que l'on peut diviser en deux parties bien distinctes: les six premiers rapportent six épisodes de la vie du prophète choisis à dessein pour montrer comment Dieu protège ceux qui lui sont fidèles, comment il punit au contraire ceux qui osent profaner son Nom, ou persécuter ses serviteurs. Les six autres renferment quatre visions, se ramenant toutes au même objet: succession de quatre grands empires qui précéderont l'instauration du royaume messianique, et avènement de celui-ci.

Les Septante et la Vulgate renferment en outre trois histoires complé-

1. *Documentation catholique*, 15 juillet 1962, c. 918.

mentaires qui ne se trouvent pas dans la Bible hébraïque: celle de Suzanne (XIII), celle de Bel, et celle du dragon de Babylone (XIV). Conformément aux décrets du Concile de Trente, c'est le texte de la Vulgate que nous avons suivi dans cette étude. Nous l'avons expliqué en nous servant surtout des commentaires de saint Jérôme, de Théodoret de Cyr, de saint Albert le Grand, de Rupert de Deutz, de Denys le Chartreux, de Rhaban Maur, de Nicolas de Lyre, de Cornelius a Lapide, de Dom Calmet. Tous ces auteurs, avec des nuances diverses, s'harmonisent parfaitement ensemble, et ne font entendre qu'une seule voix, celle de la Tradition, c'est-à-dire celle de l'Église, maîtresse de vérité.

PREMIÈRE PARTIE

VIE DE DANIEL

CHAPITRE PREMIER:
LE DÉPART POUR L'EXIL

En l'an 606 avant Jésus-Christ, Nabuchodonosor, qui n'était encore que le prince héritier du trône de Babylone, après avoir écrasé à Karkemish l'armée égyptienne, fit une première démonstration contre Jérusalem. Il n'ignorait pas que le roi Joachim qui régnait alors en Palestine était tout à la dévotion du Pharaon d'Égypte, auquel il devait sa couronne, et il entendait bien maintenir l'hégémonie chaldéenne sur le royaume de Juda, comme sur tous les petits États qui gravitaient dans l'orbite du puissant empire néo-babylonien.

Cependant, il fit preuve en l'occurrence d'une grande modération. Il laissa Joachim sur le trône et se contenta de lui imposer un tribut. S'il prit dans les objets sacrés du Temple les vases et les coupes qui lui parurent les plus précieux, il en laissa autant qu'il était nécessaire pour continuer le service liturgique, avec la solennité accoutumée; et ceux qu'il expédia sur Babylone, il les fit placer dans le trésor du temple de Bel, l'un de ses dieux à lui, comme des pièces de musée, mais il ne permit pas qu'on les employât au culte de l'idole.

Son père, Nabopolassar, étant mort sur ces entrefaites, il se hâta de regagner la Chaldée pour ceindre la couronne. En quittant ses généraux, il leur enjoignit de ramener avec eux, à titre d'otages, quand ils reviendraient, un certain nombre de Juifs, pris dans les meilleures familles du pays. C'est pour cette raison que la captivité de Babylone se décompte à partir de cette année 606, qui vit ainsi le premier départ de déportés. parmi ceux-ci, figurait le héros de ce livre, le jeune Daniel, alors âgé à peine d'une huitaine d'années. De race noble, et même de lignée royale, si nous en croyons l'historien Josèphe, il se signalait déjà par une intelligence et une piété hors de pair, qui n'allaient pas tarder à briller comme un flambeau dans la nuit de l'exil.

Cependant, le roi Joachim, au lieu d'accepter la situation, en somme, tolérable, qui lui avait été faite par son vainqueur, continuait à intriguer sournoisement du côté de l'Égypte. Au bout de trois ans, croyant pouvoir compter sur l'appui efficace du Pharaon, il refusa de payer le tribut que lui avait imposé Nabuchodonosor. Celui-ci, comme tous les grands hommes de guerre, avait la riposte prompte; il reparut bientôt devant Jérusalem avec son armée et cette fois se montra beaucoup plus

TABLE DES MATIÈRES

NOTE page 3

PRÉFACE page 4

PREMIÈRE PARTIE: VIE DE DANIEL

CHAPITRE PREMIER:

LE DÉPART POUR L'EXIL page 19

CHAPITRE II:

L'HISTOIRE DE SUZANNE page 28

COMMENTAIRE MYSTIQUE PAGE 38

CHAPITRE III:

LA STATUE AUX PIEDS D'ARGILE page 42

COMMENTAIRE MYSTIQUE PAGE 59

CHAPITRE IV:

LES TROIS HÉBREUX DANS LA FOURNAISE page 64

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE PAGE 78

CHAPITRE V:

OÙ NABUCHODONOSOR SE VOIT CHANGÉ EN BŒUF page 81

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE PAGE 94

CHAPITRE VI:

LE FESTIN DE BALTHAZAR page 96

CHAPITRE VII:

LA FOSSE AUX LIONS page 110

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE PAGE 118

CHAPITRE VIII:

BEL ET LE DRAGON page 121

COMMENTAIRE MYSTIQUE PAGE 131

DEUXIÈME PARTIE: LES VISIONS

CHAPITRE PREMIER:

PREMIÈRE VISION: LES QUATRE ANIMAUX page 135

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE PAGE 144

CHAPITRE II:

SUITE DE LA PREMIÈRE VISION: L'ANCIEN DES JOURS ET LE JUGEMENT DES BÊTES page 146

CHAPITRE III:

DEUXIÈME VISION: LE BÉLIER ET LE BOUC page 153

COMMENTAIRE MORAL ET MYSTIQUE PAGE 161

CHAPITRE V:

TROISIÈME VISION: LES SOIXANTE-DIX SEMAINES page 163

CHAPITRE V:

QUATRIÈME VISION: L'HOMME VÊTU DE LIN page 172

CHAPITRE VI:

ULTIME TRIBULATION ET VICTOIRE FINALE DU CHRIST page 175

CHAPITRE VII:

CONCLUSION page 182

CHAPITRE COMPLÉMENTAIRE

À L'HISTOIRE DE BEL ET DU DRAGON: DIGRESSION SUR LES MONSTRES INCONNUS

..... page 186

OUVRAGES DE DOM MONLÉON CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Dom Jean de Monléon était un exégète réputé pour la solidité de ses recherches historiques et théologiques.

Les douze degrés de l'humilité : “Bienheureux les humbles de cœur”! Les personnes humbles sont aimées de Dieu et appréciées par les hommes. Fort bien, nous dira-t-on, mais comment acquérir la vertu d'humilité? St. Benoît, au chapitre VII de sa Règle, énumère brièvement les douze échelons de l'humilité. Dom Monléon les explique de façon lumineuse — et avec un brin d'humour! Y sont abordés la révérence envers Dieu, le règlement de la volonté, l'éclairement de l'intelligence, l'humilité extérieure.

Les instruments de la perfection. Commentaire ascétique sur le chapitre IV de la Règle de saint Benoît : St. Benoît énumère divers moyens servant à s'améliorer, que Dom Monléon développe dans son traité. Il est divisé en 72 chapitres de 2-3 pages chacun, ce qui fait une bonne petite lecture chaque soir avant de s'endormir.

Traité sur l'oraison : Il est presque incroyable que l'auteur ait pu donner en si peu de lignes autant de conseils judicieux: trois erreurs qui empêchent de bien prier — les trois bases de l'oraison: la mortification, la persévérance et la méthode — comment préparer sa méditation — l'oraison habituelle ou prière du cœur.

Histoire Sainte : Des éclaircissements historiques alternent avec des développements sur le sens spirituel et moral des événements de l'Ancien Testament. 5 tomes: Les patriarches, Moïse, Josué et les juges, Le prophète Daniel, Le roi David. Vente au tome ou bien la série complète.

Le Cantique des cantiques : Ce n'est pas seulement un magnifique poème d'amour, car il aussi un sens spirituel. Commentaire mystique appuyé sur les Pères de l'Église.

Les noces de Cana : Cet épisode permet de méditer non seulement sur la toute-puissance du Fils de Dieu, mais encore sur la nécessité de la prière, sur la bonté et l'intercession de Marie, ou sur la grandeur du sacrement de mariage, etc.

Le Christ-Roi : La royauté du Fils de l'homme — le titre de la Croix — le Christ, Roi des intelligences et des cœurs.

Jonas : Commentaire mystique sur une désobéissance chèrement payée.